

XYZ. La revue de la nouvelle

Celle qui marchait dans la foule

André Giguère



Numéro 56, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, A. (1998). Celle qui marchait dans la foule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (56), 36–47.

Celle qui marchait dans la foule

André Giguère

Pendant combien de temps étais-je resté étendu sur ce lit que je n'avais pas pris le temps de défaire ? Pendant combien de temps cette sieste m'avait-elle cloué sur ce drap de coton fatigué, tendu comme un bâillon par les mains expertes d'une femme de chambre anonyme ?

Toute la matinée j'ai flâné dans cette ville déroutante, fasciné par sa foule grouillante et bigarrée qui tentait, malgré une des pires moussons de la décennie, de s'affairer à ses occupations quotidiennes.

Dès huit heures du matin, en touriste énergique qui refuse de se laisser intimider par de mauvaises conditions climatiques, je me suis fondu aux citadins qui s'entassaient sur les trottoirs déjà bondés. J'ai côtoyé des regards renfrognés de vendeurs de tapis, frôlé des corps transis, respiré l'odeur moite des tissus dont les fibres pénétrées d'humidité retenaient, comme des éponges, le monoxyde de carbone craché par le pot d'échappement de milliers de camions et de taxis jaunes qui se frayaient un chemin dans un tintamarre de klaxons. Sans itinéraire, j'ai vagabondé en évitant aux intersections les armées de parapluies que brandissaient, comme des pancartes dans une manifestation, les habitants pour se protéger de la pluie torrentielle qui leur tombait dessus depuis mon arrivée quatre jours plus tôt.

Pour ne pas avoir à négocier mon droit de passage avec chaque passant que je croisais et pour éviter une collision de parapluies, j'ai décidé de me laisser porter par la foule qui se dirigeait, sans que je sache pourquoi, vers le nord de la ville. Devant moi, à tous moments, sous l'effet de bourrasques violentes, des abris de toile polychromes virevoltaient et se métamor-

phosaient en tulipes panachées. Voulant éviter que ne m'arrive un pareil tracas, j'agrippais fermement de la main droite le manche recourbé de mon parapluie, pendant que la gauche, sur le qui-vive, venait fréquemment à sa rescousse pour saisir les trop flexibles baleines. Cette manipulation me contraignait à laisser chômer le plan de la ville au fond de la poche de mon imperméable et à me guider au hasard.

Tous ces parapluies qui m'obstruaient la vue me firent rater une intersection. Peu de temps après, prenant conscience de mon erreur, j'ai constaté que j'étais complètement perdu dans le dédale d'un quartier populaire devenu désert à cause de ce maudit déluge. Comme s'ils respectaient un couvre-feu, les habitants du quartier se terraient dans leurs maisons, les volets clos. Sans que je puisse demander l'aide d'un passant, j'ai dû mettre un temps fou avant de découvrir un point de repère qui me permit de retrouver mon chemin.

Depuis que la dépression atmosphérique avait pris cette ville en otage, tous ceux qui persistaient dans leurs activités extérieures semblaient patauger dans la cale d'une épave. Dans les grandes artères de la ville, tous les sons, même l'appel à la prière du muezzin, étaient étouffés par le crépitement de l'eau poussée par le vent mitraillant toitures, vitrines et abris de fortune en tous genres que les citadins avaient fabriqués et qui leur permettaient de poursuivre tant bien que mal leur petit commerce sur les trottoirs. On aurait dit que la ville avait perdu la parole devant ce ciel devenu incontinent. Seul le vendeur d'eau, dont le costume traditionnel était camouflé sous un immense cafetan kaki récupéré sans doute durant un séjour dans l'armée, avait remplacé l'eau de la citerne de cuivre accrochée à son dos par du thé chaud, et, pour surmonter les bruits de la pluie qui tambourinait sur son gagne-pain, comme un naufragé, il s'égo-sillait sans succès pour attirer l'attention de clients en criant « *tchāï, tchāï, tchāï* ».

Véritable garnison dans une ville conquise, les trombes d'eau rugissantes coulaient des façades, dévalaient les trottoirs

jusqu'à la rue et, identique à la foule détrempée qui s'engouffrait dans les boutiques pour se retrouver au sec, le liquide sale, sanieux, se laissait emporter d'un caniveau débordant à un autre tels les spectateurs paniqués d'un show rock qui se bousculent à corps perdu d'un guichet à l'autre dans l'espoir de trouver une place libre.

Il était plus de seize heures quand je suis retourné à ma chambre d'hôtel. Dans l'ascenseur j'ai constaté que mes vêtements étaient tellement humides qu'il s'en échappait l'odeur écœurante d'un munster. On aurait dit qu'ils avaient servi à éponger un comptoir sur lequel on aurait répandu de l'huile d'olive. Ce climat étouffant m'oppressait et ralentissait mes gestes ; aussi, avec la lenteur d'un tuberculeux, je changeai de vêtements et j'allai jeter mes loques dans la baignoire. Désœuvré, je me suis laissé choir sur le lit, un livre à la main. À peine avais-je lu deux pages que je plongeai dans un sommeil profond. Lorsque je me suis réveillé, je sentais mon esprit engourdi par un venin et tous mes membres avaient la raideur d'un corps étalé sur une table d'autopsie. Combien de temps avait donc duré cette sieste sans rêve, noire comme un tapis d'encre ?

Face à la fenêtre, assis sur le rebord du lit, j'ai constaté que la nuit avait mangé la faible lumière du jour, que la noirceur drapait les êtres et les choses d'une énigmatique obscurité. À travers les rafales d'eau qui mordaient les vitres, étranglé par la solitude, je fixais, quatre étages plus bas, les silhouettes massives de Sainte-Sophie et de la mosquée Sultanahmet qui avaient pris la forme de deux énormes carnassiers. Elles se guettaient, recroquevillées sur elles-mêmes, retenant leur souffle, prêtes à bondir l'une sur l'autre dans un combat à mort. Tout autour de ces sentinelles ennemies les lueurs jaune moisi des enseignes barbouillées de suie et les taches rouge sang des phares arrière des véhicules donnaient à cette ville un aspect nauséux. Moi qui avait tant rêvé des légendaires couchers de soleil sur le Bosphore, j'assistais en témoin impuissant à ce spectacle de fin du monde que seul Francis Bacon aurait pu peindre. Refusant de

me laisser abattre, j'ai feuilleté mon *Lonely Planet* afin d'y découvrir un restaurant qui pourrait m'arracher à mon spleen. On y décrivait avec enthousiasme le Çiçek Pasajı : un endroit très animé, fréquenté par les gens de la ville, où l'on pouvait, tout en savourant de merveilleux *meze* arrosé de raki se laisser ensorceler jusqu'à l'aube par une musique traditionnelle jouée par d'infatigables musiciens. Avec un regain d'énergie, je notai l'adresse de cet endroit séduisant. Je regardai ma montre. Huit heures dix-sept. Alors je constatai qu'elle ne fonctionnait pas. Depuis combien de temps ? Je quittai cette chambre qui me confinait à un déprimant isolement.

Au bout du couloir, je me suis arrêté devant l'ascenseur. Comme ma montre : en panne. Sur la porte, griffonné maladroitement à la main sur une feuille de papier kraft, on avait écrit en anglais *Out of order for a few minutes*. Depuis combien de temps cette note était-elle affichée ? Pestant contre les méthodes brouillonnes de l'administration de l'hôtel, j'ai dévalé au pas de course les quatre étages de l'escalier étroit en tire-bouchon. En arrivant dans le lobby, le tournoiement rapide m'avait étourdi, mes jambes tremblaient comme au rythme d'un métronome détraqué. Impassible comme un lac gelé, le portier de l'hôtel me regardait approcher. Il m'accueillit avec le sourire coquin des gens de ce pays. Sachant qu'il était sourd-muet, je lui présentai mon avant-bras gauche et, pointant l'index de ma main droite, je pointai la montre à mon poignet gauche. Comme si j'avais appuyé sur le bouton arrêt sur image d'une télécommande, le portier affichait toujours le même sourire immobile. Avec la méfiance d'un oiseau, il avança lentement le cou, examina mon poignet et jeta sur moi un œil sceptique qui semblait vouloir dire : « Je ne vois rien ? » Pensant peut-être que je voulais lui vendre ma montre, il exhiba fièrement celle qui baguait son poignet. Une montre super-gadgetée sur laquelle on pouvait tout apprendre, même les phases de la Lune. En l'examinant, je me suis dit qu'en appuyant sur un bouton, on verrait peut-être apparaître la date de mes funérailles ! Sur sa montre, je

pouvais lire bien distinctement : huit heures vingt-cinq. Afin de m'assurer qu'elle fonctionnait normalement, j'ai empoigné le bras du portier qui cherchait à se défilier pour répondre au klaxon d'un taxi qui se garait devant la porte de l'hôtel. Avec son autre main, il me faisait signe qu'il devait aller aider le nouveau client. Voyant que je ne lâchais pas prise, sans attendre ma réponse, il tenta d'un coup sec de se libérer de mon emprise. Pas question mon bonhomme ! De mes deux mains, je me suis agrippé à son bras afin de voir s'écouler les secondes sur sa montre. Par un geste sec, il se dégagea en poussant un grognement et s'éloigna en me jetant un regard haineux.

En frappant à plusieurs reprises sur le boîtier, j'ai réussi à faire redémarrer ma montre. Puis, après avoir remis celle-ci à l'heure, je suis sorti de l'hôtel. Le portier, penché devant le coffre ouvert de la voiture, ne me quittait pas des yeux. En me voyant approcher, croyant avoir affaire à un fou, il se redressa et poussa devant lui, en guise de bouclier, deux énormes valises. Cherchant un moyen de m'excuser, je lui remis un paquet de Camel qu'il accepta sans trop comprendre. Alors qu'il glissait le paquet de cigarettes dans la poche de sa chemise, je me suis prestement emparé des valises et j'ai porté les deux poids lourds dans le hall de l'hôtel, suivi par les passagers de la voiture.

Le nouveau client, dans la quarantaine, sûr de lui comme un chef d'entreprise habitué à donner des ordres, était accompagné d'une femme dans la trentaine, aux manières hautaines, se pavant dans un tailleur Chanel rouge. Le style aristocratique du couple, qui serait passé inaperçu dans un hôtel au charme désuet de la grande époque de l'Orient Express comme le Pera Palas où séjournèrent Agatha Christie et Greta Garbo, jurait avec le décor kitsch de ce modeste hôtel pour voyageurs de commerce et touristes peu fortunés. Croyant s'adresser à un employé de l'hôtel, sur un ton direct presque condescendant, l'homme me demanda en anglais, avec un accent qui me semblait slave, si je parlais anglais. Je lui répondis oui. Il m'expliqua, en roulant les *r* comme un chat affamé, qu'ils ne connaissaient pas la langue du

pays et il me donna son nom ainsi que celui de la femme qui l'accompagnait. Mais je ne parvins pas à entendre car sa voix fut étouffée par la sonnerie stridente du téléphone qui nous fit tous sursauter, sauf le portier qui, sans gaieté de cœur, se préparait comme un alpiniste à escalader les escaliers avec son fardeau. L'homme m'expliqua ensuite qu'il possédait une réservation pour cette nuit et aimerait savoir, dans l'éventualité où leurs affaires les retiendraient plus longtemps, s'il y avait de la place pour une ou deux nuits supplémentaires. Confus, j'ai alors expliqué que j'étais, comme eux, un client de l'hôtel et qu'ils feraient mieux de s'adresser à la réception. Méfiant, le couple se dirigea vers le comptoir. Pendant que l'homme recommençait à poser les mêmes questions à l'employé de l'hôtel, j'en ai profité pour m'éclipser sous le regard soupçonneux du portier qui, assis sur une des valises, fumait une cigarette.

De la petite rue tranquille où était situé l'hôtel, j'ai débouché, parapluie à la main, sur l'avenue du Divan. Stoïque, j'ai patienté docilement au feu rouge en observant les piétons qui, comme une colonie de fourmis fuyant la noyade, s'affairaient à contourner les immenses flaques d'eau. Lorsque le feu passa au vert, je me joignis à la vague humaine qui se déversait sur la chaussée détrempée.

Coincé au sein de la foule bouillonnante, j'avancerais péniblement. Comme un rabatteur à l'affût, je surveillais tous les véhicules dans l'espoir de découvrir un taxi. Après quelques minutes, la foule se fit moins dense. La distance entre les piétons étant plus grande, je pus remarquer une femme qui marchait devant moi. Comme plusieurs autres, elle était vêtue entièrement de noir. Mais ce qui retint mon attention fut d'abord sa démarche : tantôt décidée, tantôt hésitante. Un autre détail piqua davantage ma curiosité : grâce aux quelques centimètres qui séparaient le bas de son tchador du trottoir, j'ai constaté qu'elle portait, sous ce vêtement austère, un jean et des Adidas aux semelles élimées. Le traditionalisme de son apparence et le modernisme qu'il dissimulait, m'intriguèrent. Contrairement

aux autres femmes musulmanes qui observaient, dans leur vie publique, le rigorisme vestimentaire comme bouclier contre la concupiscence masculine, l'allure tactiquement insoumise de cette femme avait un aspect impudique qui, sur-le-champ, excita ma curiosité. Quel visage, quel corps, quel genre de femme pouvait-on découvrir sous un pareil costume ? Ce personnage énigmatique changea mes plans.

Avec précaution et discrétion, en maintenant une distance assez grande pour ne pas qu'elle soupçonne être suivie et assez courte pour ne pas la perdre de vue, j'emboîtai le pas à cette femme étrange et séduisante.

Quelques instants plus tard, je me suis retrouvé si près d'elle que j'ai pu sentir son parfum. L'odeur doucement épicée et sensuelle qui se dégageait du lourd et sombre tissu me persuada de poursuivre ma filature. Que se passait-il pour que je sois ainsi tombé sous le charme d'une inconnue dont je ne connaissais pas même le visage ? Était-ce le dépaysement qui me faisait perdre pied ; la solitude affective qui me faisait perdre la tête ; ce temps de chien qui me rendait cinglé ou encore était-ce tout cela à la fois qui avait sur moi un effet pervers et me contraignait à faire face à ma propre fragilité ? Quelle image fantasmagique cette personne éveillait-elle en moi ? Je n'en savais rien. Tout ce dont j'étais sûr, c'est que j'étais incapable de me détacher d'elle.

Étant donné l'heure tardive, ma surveillance devenait périlleuse, car à cette époque de l'année la nuit tombe à la vitesse d'un météorite. Cramponné à ses pas, aux aguets de ses moindres mouvements, je cherchais à percer son mystère tandis que je m'enivrais des odeurs qui s'échappaient de l'étoffe des vêtements. Le brouhaha des vendeurs de la rue s'intensifia à l'approche du Grand Bazar. Sans autre signal, la pluie cessa brusquement, le vent tourna au sud et balaya la ville d'une brise caressante. La dépression avait nettoyé le ciel et astiqué les étoiles. La température devenue plus clémente avait provoqué chez la dame en noir un sursaut d'énergie. Elle se déplaçait maintenant avec plus de rapidité et réussissait avec une habileté surpre-

nante à se glisser entre les mailles tissées en tous sens par la foule compacte et agitée. Ce changement de rythme m'obligea à me rapprocher d'elle jusqu'à la talonner. Cette imprudente proximité risquait de trahir ma présence et me rendait mal à l'aise.

Elle tourna soudainement à droite et emprunta une rue étroite et longue que j'avais utilisée le jour de mon arrivée pour me rendre à la mosquée Süleymaniye. Beaucoup moins achalandée que la précédente, cette ruelle me força à diminuer ma vitesse. Lorsque je jugeai la distance entre elle et moi acceptable, je recommençai à la suivre. Impulsive, elle s'arrêta devant une boutique où l'on exhibait de magnifiques bijoux en argent. J'espérais pouvoir m'approcher assez près pour surprendre par la vitrine de la boutique le visage de cette inconnue. Afin de l'épier discrètement, je pris l'allure nonchalante et toujours un peu perdue du touriste qui cherche de multiples bricoles à rapporter dans ses bagages. Feignant d'être tout à coup attiré par ce qu'on offrait dans la vitrine, je me suis approché d'elle, assez près pour la toucher.

La surface réfléchissante du verre me renvoya l'image d'un visage invisible, masqué par un voile noir qui ne laissait percevoir que les yeux. Mais quels yeux ! Des émeraudes cerclées de jaune, ayant la transparence d'un filet d'or liquide, qui rappelaient la tristesse voluptueuse d'un solo de John Coltrane. En surimpression sur les bijoux d'argent de la boutique, ses yeux safranés étincelaient d'une beauté irréaliste ; on aurait dit des yeux félins peints par Gustav Klimt. Cette vision me tatoua à tout jamais la mémoire.

Sans avoir remarqué ma présence, elle détourna la tête et reprit sa marche, emportant avec elle tout son mystère. Arrivée place de l'Université, elle pénétra dans un bâtiment que je supposai être un édifice universitaire important à cause de l'animation qui régnait à l'entrée. Sur le mur près de la porte, une plaque portant une inscription m'aurait permis de connaître la nature de ce lieu. Malheureusement, ignorant la langue, j'étais

incapable de décoder les trois mots qui y étaient gravés. Par prudence, je décidai de ne pas la suivre à l'intérieur de l'édifice. En espérant qu'elle ressorte par la même porte, j'ai choisi une position stratégique et je me suis assis sur un petit muret. Afin de meubler mon attente, tout en gardant un œil vigilant sur l'entrée de l'immeuble, j'ai consulté mon dictionnaire de poche afin de comprendre l'inscription. Les trois mots gravés sur la plaque signifiaient : faculté de théologie.

Après trente minutes, sur le point de perdre espoir, je la vis réapparaître. De la voir descendre les marches et de pouvoir aussi aisément l'identifier parmi toutes les autres femmes en tchador qui sortaient de la faculté me réjouit. J'en avais des palpitations. Ce qui avait débuté par un jeu inoffensif était devenu une intrigue romanesque. Son court séjour à l'intérieur de la faculté avait alourdi sa démarche. Elle marchait voûtée comme si ses épaules avaient à supporter un poids invisible. Elle traversa le campus de l'université, prit la direction du port en se faufilant à travers les rues sombres et labyrinthiques comme seuls peuvent le faire ceux qui sont nés dans ce quartier de la ville. Aux abords du bazar égyptien, elle accéléra le pas et y pénétra presque en courant.

Mettant le pied dans cet endroit achalandé qu'on nomme aussi le Bazar aux épices, je fus étourdi par une symphonie de parfums. Pour le plus grand bonheur des boutiquiers et de leurs clients, qui semblaient tous être tombés dans un doux et euphorique nirvana, des odeurs de cardamome, de cannelle, de safran, de curcuma, de cumin, de poivre, de muscade, de girofle dansaient un ballet aromatique endiablé.

Familière de ces lieux, la femme aux yeux safranés se dirigea vers l'arrière-boutique d'un vendeur d'épices et revint quelques secondes plus tard, un panier de paille à la main. Ralentie par le poids de son panier, elle emprunta la sortie nord du Bazar aux épices, traversa la rue et s'engagea sur le pont Galata. Au milieu du pont, elle s'arrêta et déposa sur le parapet son panier de paille, sans se préoccuper des piétons et des quelques pêcheurs

qui refusaient de revenir bredouilles à la maison. Je la vis, sous l'éclairage du réverbère, enlever son voile et essuyer ses yeux avec le pan de son tchador. De l'autre côté de la chaussée du pont, je parvenais à l'observer malgré la circulation abondante qui m'obstruait périodiquement la vue. Elle ouvrit son panier de paille et, comme s'il s'agissait de manipuler un objet précieux, elle plongea délicatement le bras à l'intérieur pendant quelques instants. Je vis ensuite sa main sortir du sac pour essuyer à nouveau ses larmes. Pendant un interminable moment, prostrée, comme en prière, elle regarda fixement le fleuve qui coulait sous ses pieds. Puis, avec un geste décidé, elle replaça son voile et reprit sa marche en revenant sur ses pas. Sous l'éclairage livide des réverbères, je pouvais voir son dos tressaillir au rythme des sanglots.

Épuisée par le chagrin qui la tenaillait et par le fardeau délicat qu'elle transportait avec des précautions extrêmes, elle avançait d'un pas lent et, avec prudence, elle emprunta un trajet qu'elle connaissait parfaitement. Elle se frayait un chemin parmi les enfants vendeurs de cartes postales, les cireurs de souliers de tous âges, les mendiants infirmes qui s'écartaient de son chemin comme si elle était protégée par un écran invisible.

De la voir si seule, marcher les épaules droites comme un phare éteint, m'affligea. Je me sentais odieux de ne pas prêter secours à cette inconnue. La vue de sa souffrance me gênait. Cela ne faisait plus de doute, je violais son intimité, voyeur impassible des tourments d'un être accablé par tant de douleurs. Alors que j'envisageais d'abandonner ma perverse filature, nous aboutîmes à une rue avoisinant mon hôtel. Je reconnus immédiatement cet endroit puisque, deux jours plus tôt, j'y avais découvert une pharmacie dont le propriétaire m'avait judicieusement conseillé un onguent qui enraya une embarrassante infection oculaire.

Je fus encore plus surpris de la voir entrer dans cet hôtel où je résidais et, sans hésiter, aller adresser la parole au commis. Ils échangèrent brièvement quelques mots et ensuite il lui glissa

dans la main un bout de papier. Elle s'engagea dans l'ascenseur pendant qu'au pas de course je grimpais l'escalier en m'arrêtant à chaque palier pour vérifier sa destination. L'ascenseur stoppa au quatrième. Dans le couloir elle hésita, consulta le papier remis par le commis de l'hôtel, puis elle fonça en ligne droite vers le fond du couloir, là où deux portes se faisaient face : celle de ma chambre et celle d'un client inconnu. Afin de ne pas éveiller les soupçons, bien que plongé dans une inquiétude perplexe, je m'immobilisai pour cueillir avec lenteur ma clé égarée au fond de la poche de mon pantalon. Elle s'approcha de la porte qui faisait face à la mienne et, tenant son colis à bras-le-corps, utilisa son pied comme heurtoir. Quelqu'un entrebâilla la porte. La femme présenta son précieux cabas de paille puis l'entrouvrit pour en exposer le contenu à la personne située dans la chambre. Le client invisible de la chambre examina brièvement le contenu et la fit entrer. La porte se referma sans bruit sur elle.

J'entrai dans ma chambre et je m'accroupis derrière ma porte que je laissai légèrement entrebâillée afin d'épier mes voisins. Quelques minutes plus tard, la porte d'en face s'ouvrit et je vis la femme aux yeux verts sortir les mains libres. Je la regardai disparaître au bout du couloir, sanglotant comme une Madeleine.

Puisqu'elle avait livré son colis, je refermai ma porte et allai à la fenêtre. Je la vis, marchant telle une victime innocente, prendre la direction de la Mosquée bleue. Ému, je m'étendis sur le lit, une cigarette entre les lèvres et, comme si je consultais un bon génie, je regardai, songeur, les volutes de fumée vagabonder dans la pièce. Qui était cette femme ? À qui avait-elle livré son mystérieux colis ? Pourquoi n'avais-je pas tenté de porter secours à cette femme désespérée ?

Alors que ces questions tournoyaient dans ma tête, les pleurs d'un très jeune enfant secouèrent ma torpeur. J'ai entrouvert la porte avec précaution. Le couple que j'avais rencontré dans le lobby de l'hôtel quittait sa chambre. Toujours en tailleur Chanel, la femme tenait dans ses bras un nourrisson et exultait

de bonheur pendant que son mari, une valise dans chaque main, lui ouvrait le passage. Je l'entendis dire en anglais à sa compagne : « J'espère que tu es heureuse. C'est un garçon magnifique ! » Elle répondit, sourire aux lèvres : « C'est le plus beau cadeau de ma vie ! » Et, alors que l'étrange trio se dirigeait vers l'ascenseur, l'homme ajouta : « Pourvu qu'on ne nous fasse pas de problème pour sortir du pays. »

Istanbul, 25 décembre 1997